

Tropologies traversières 1

Marie-Claire Bœnisch-Lestrade

C'était la saison des grands frimas. Le gel cristallisait les arbres du jardin et le peu de neige qui était tombé ne parvenait pas à fondre. Bien calée au fond d'un vieux fauteuil, je m'apprêtais à relire le courrier de notre association, tout en réfléchissant à la charge que j'avais acceptée : apporter un temps second à ces feuillets volants qui font lien de ce grand tour de l'île de France et des régions entre presque inconnus.

Il me faudrait donc donner corps à ce temps d'après, tenter de recueillir les points d'impact éminemment subjectifs des textes reçus - fugitives, brèves, impensées résonances d'une écriture autre, habituellement négligées -. De ces restes dont notre travail freudien nous a appris à faire cas.

Si pour «laisser écrire» je n'avais besoin d'aucun guide (la traversée d'Einfalt se faisant, presque, en temps réel), sa communication exigeait plus d'artifice, et j'hésitais sur l'étoffe à choisir. L'idée d'un journal se présenta : notes jetées sur un papier, semblant d'appareil dialogique à usage privé, dont je t'aurais fait, cher lecteur, confidence.

Mais voilà. Justement. Je ne pouvais pas ignorer la finalité de ce projet, et que tu en étais d'office destinataire. C'est donc à toi que je m'adresserai, cher lecteur, et ce tutoiement qui est venu si naturellement sous ma plume te dira peut être en quelle proximité je dois t'imaginer pour oser un pas au delà de nos conventions de rencontre.

Commençons si tu le veux bien par deux textes : l'un concerne Descartes, l'autre la filiation. Tu comprendras tout à l'heure pourquoi ils se trouvent associés.

Je dois d'abord te dire - j'en rougis - que la classe de terminale, pas plus que ce qui s'appelait à l'époque la propédeutique littéraire ne m'avaient laissé de Descartes un autre souvenir que celui d'un vieux monsieur fort poussiéreux.

Plus tard, les multiples occurrences du cogito dans les séminaires de Lacan m'avaient certes alertée, mais toujours laissée sur le bord d'un travail à venir, qui suivrait à la trace les transformations de sa notion de sujet. En fait Descartes n'est devenu vivant que bien longtemps après, d'abord grâce à quelqu'un, nommé Françoise Davoine, qui a su nous conter les rêves étranges et exaltants du philosophe terré dans son poêle, lorsque parvint à son esprit l'appel angoissé de l'œuvre en travail; et puis, plus récemment, dans un livre de Pierre Bergounioux «L'orphelin»

(Gallimard, 1992) où le moment de la découverte du grand penseur est ce qui organise pour un adolescent la scansion dont un père fait passage.

Ce fût pour moi un livre brûlant, d'une écriture heurtée, hérissée d'éclats et de brisures, comme, je me plais du moins à l'imaginer, ne les ayant pas vues, ces sculptures qu'il arrive à l'auteur de façonner - «des choses dures et denses» dit-il dans «La casse», autre livre de Bergounioux, de la même veine Fata Morgana, 1994) - avec des bouts de ferraille, des métaux de récupération, rouillés, agressants.

Dans «L'orphelin» le narrateur se décrit adolescent en rupture d'être, enfermé par l'image d'un père absenté de père parce qu'orphelin des méfaits de la Grande Guerre, cherchant pour lui-même trait d'existence dans la société des aulnes, de la lande, sur les friches, à moins que ce ne soit dans la brutalité du fer, de l'acier ou du béton.

Tu l'as compris : la forme que prend pour cet adolescent l'étrangeté du père est, comme souvent à cet âge, douloureuse, tragique, longuement tragique. Et puis, à dix-sept ans le hasard met sur son chemin Descartes, ou plutôt, ce qui va nommer pour lui du père.

« La série du, de la... est utilisée lorsqu'on veut signifier que l'on a affaire à une certaine quantité d'un produit... qui ne constitue pas un ensemble d'objets isolables » (Le Bescherelle 3, J984).

Arrivée en ce point, il me vient l'idée de t'adresser ce petit écrit, qui n'est pas tout neuf en date de ma première lecture de ce livre, et que je remanie pour mon propos d'aujourd'hui :

Nommer du père,
c'est-à-dire ce qui tient
ne se fait pas une fois,
pour toutes.

Nommer du père,
trouver son écriture,
est un rencontre
éclairant, fugitif

Gommer le blason,
trait après trait,
autorise l'immensité
des possibles.

Extradé de la substance
appendue à la nécessité du lien,
ce père est acte.
Ce père est diviseur.

Opérateur pour la pensée,
est sa fonction,
son être-pas
Logos serait l'un de ses noms.

Je pensais avoir du mal à dire quelques mots de l'anorexique, n'en rencontrant guère dans ma pratique, et y aurais peut-être renoncé si, hasard des coïncidences, l'une d'elles ne s'était trouvée sonner à ma porte ces jours-ci.

De quoi brûlent les anorexiques? C'est l'énigme que m'a laissée cette jeune fille (en réalité ex-anorexique, quoique... je crus entendre un «je m'arrange» sur lequel je n'insistais pas) dont le parcours hors normes et l'avidité de création avaient tout de suite capté mon attention, pire, déclenché mon optimisme thérapeutique. Jusqu'au moment où je l'entendis exprimer, à la fin d'un entretien fort prolixe, qu'elle «aurait pu décider elle-même de consulter d'ici trois ou quatre jours... si on ne l'avait obligée à le faire.»

De cette expérience, courte, et cuisante, puisqu'elle annulait peu après par téléphone le rendez-vous qu'elle avait cependant accepté, je garde le contact avec cette flamme aux allures toujours un peu mystiques je pense à Simone Weil, se laissant mourir de faim à Londres en 1943) et me demande ce qu'elle soutient ainsi, dans la démesure.

Sans doute la proximité avec ce qui précède n'est pas pour rien dans ce que je vais dire, mais il me vient, et j'espère que tu pardonneras la liberté de ce rapprochement, que l'anorexique pourrait être en quelque sorte arrêtée dans le creux de cette opération de retournement dont surgit le réel du père, stoppée dans une effectuation impossible, dont elle maintient la nécessité, éventuellement au prix de sa vie. Et c'est peut-être ça qui nous enrage : comment elle, si lucide, si intelligente, peut-elle rater ce point de transformation?

Me suivras-tu si je te dis retrouver dans le texte de notre ami argentin - si proche dans son style et l'orientation de sa recherche qu'il m'apparaît comme un familier - quelque chose de cette pâte du père dont je fais l'axe de ce qui m'entraîne dans la traversée d'aujourd'hui.

Il lie avec une infinie délicatesse et précision à la fois, en orfèvre, ce qui articule le tracé de la lettre (translangue dans la singularité de son histoire) à la bévue, cet acte de l'inconscient dont

l'investissement libidinal modélise ce point de retournement, «de conjonction du temporel et du logique» (je le cite), où s'ancrent tant le désir de l'analyste que ce «nommer du père» dont je parlais tout à l'heure. Lieu dont Lacan a su nous donner représentation, dans un imaginaire autre que celui de notre ordinaire, avec le point-trou.

De la nature de la lettre, toujours en travail, ce franchissement reçoit en héritage les appels renouvelés à réitérer l'opération, dont le caractère non définitif me paraît à retenir plutôt que le marquage ineffaçable d'une coupure. Son frayage, lui, est inscrit, mais ne dispense pas, à chaque fois, d'en réinventer la dynamique.

« Et maintenant, les yeux ouverts, au bas de la nuit,
j'envisageais de m'établir dans notre condition»
(Extrait de «La casse»)

Si tu le permets, cher lecteur, je signerai dorénavant

Miette.

